

LES MENSCH

Du même auteur

Grefferic

roman

Zoé, 1996

Le Sel

roman

Zoé, 2000

La Théorie du papillon

roman

Infolio, 2008

NICOLAS COUCHEPIN

LES MENSCH

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-110428-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Philippe

[...] Quand on apprit, par les journaux, ce qu'avait fait la famille Mensch, ce fut l'incrédulité.

Le monde entier – plus précisément, la petite communauté de la banlieue où vivait la famille Mensch – se demanda (avec émoi, incompréhension, et peut-être une condescendance mêlée de crainte obscure) ce qui avait bien pu pousser cette famille à partir ainsi en exil. Pourquoi des gens en apparence normaux s'étaient-ils engagés dans ce voyage excentrique d'où il n'était pas possible de revenir indemne ?

Étaient-ce des soucis d'argent qui avaient poussé la famille à entreprendre ce voyage, cette séparation, cet avide faux-fuyant ?

Devait-on plutôt voir dans ce départ une certaine forme de folie, ou une recherche (pervertie et désespérée) de liberté, parée de tous les attributs de la fuite ?

Cette dangereuse expérience avait-elle au contraire été motivée par un désir de conformité impossible à satisfaire ?

Y avait-il chez les Mensch une forme de fascination pour la mort ? Leur décision téméraire répondait-elle à l'inconscience de la jeunesse ? Était-elle la manifestation d'un irrépressible désir d'effacer le passé, de défaire ce qui avait été fait, d'agir comme si cela n'avait pas été ?

Les Mensch avaient toujours semblé raisonnablement intégrés. Ils n'étaient affligés d'aucune tare scandaleuse, si l'on exceptait

LES MENSCH

l'existence du jeune Simon ; mais, de nos jours, un enfant handicapé n'est plus la cause, à lui seul, de la mise au ban de la société d'une famille tout entière.

Oui, lorsque l'on apprit par les journaux ce que les Mensch avaient fait, les langues allèrent bon train, les hypothèses les plus folles furent avancées.

On ne peut expliquer l'inexplicable. En vérité – et s'il est jamais possible de parler d'une seule vérité –, tout le monde avait tort et tout le monde avait raison. Aucune explication n'est assez complète, mais aucune n'est assez simple non plus.

L'histoire des Mensch, avec ce petit quelque chose d'américain dans sa démesure et sa folie, s'est déroulée dans la rue où vous vivez peut-être. Elle est arrivée près de chez vous. Comme tout le monde, vous avez sans doute plusieurs fois croisé Muriel Mensch, cette femme absolument banale, au tabac du coin (c'est une fumeuse, comme vous). Comme tout le monde, vous avez eu souvent l'occasion de désapprouver le caractère imprévisible de la jeune Marie Mensch, leur fille de seize ans, qui passe son temps à traîner avec un groupe d'ados dont certains sont vos enfants (et un peu des inconnus malgré tout). Comme tout le monde, vous avez silencieusement, et brièvement, compatie – une compassion mêlée d'un soulagement secret, car c'était à lui que cela arrivait, pas à vous – à la blessure bien visible de Théo Mensch essayant d'inculquer à son fils Simon, « l'idiot du quartier », l'art de traverser une rue sans se faire écraser.

Et, comme tout le monde, vous n'avez rien soupçonné.

Et, quand vous saurez enfin ce qui s'est passé, comme tout le monde, vous ressentirez de la pitié mêlée à une certaine indifférence.

Et, la nuit, vous dormirez du sommeil du juste puisque, cette fois encore, c'est sur la tête de quelqu'un d'autre que le ciel est tombé.

Voici donc l'histoire de la famille Mensch¹. [...]

1. Extrait d'*Autopsie d'un drame : l'étrange histoire de la famille Mensch*, de Nicolas Lievo, Éditions des Beaux Jours.

Théo

France : Une femme met au monde un bébé possédant déjà ses 32 dents.

« Quand je l'ai vu, couché sur mon ventre, avec toutes ces petites dents acérées qui brillaient d'une étrange couleur bleutée, je n'ai pas compris ce que c'était », témoigne la mère en montrant le petit garçon vigoureusement amarré à son sein. « Le problème, c'est qu'il m'est douloureux de le nourrir. Je voulais l'appeler Simon, mais ce sera Wolf, finalement », confie encore la mère. Elle essaie de consoler le bébé qui se met à pleurer en serrant convulsivement ses petits poings sans ongles.

Il est extrêmement rare que les enfants naissent avec leurs dents. Dans certaines régions du globe, on leur voue un culte particulier. Ailleurs, ils sont craints.

Cette maman va pouvoir compter sur le soutien financier d'une célèbre marque de dentifrice qui prendra en charge tous les soins dentaires du petit Wolf jusqu'à sa majorité.

0070228 Agence de presse Dériva

Allongé sur le ventre dans la petite pièce silencieuse au lit étroit, Théo feuilletait son cahier de coupures de presse.

Depuis la veille, il lui semblait que le lit avait encore rapté ; il était désormais vraiment trop court pour sa taille, trop étroit pour son embonpoint et bien sûr (mais cela n'avait pas changé) trop creux pour ses lombaires.

Le petit lit minable à pieds griffus de métal peint en vert, dont le matelas était affligé en son centre d'une dépression, oui, un véritable gouffre marin, semblait être arrivé là des milliers d'années auparavant, comme posé au milieu de la petite pièce en haut de la maison de toute éternité.

Peut-être la demeure avait-elle simplement été construite autour de lui.

Il était tellement dérisoire qu'on avait peine à se représenter par quelle dérive – si l'on pouvait parler de dérive, dans ce pays sans mer – il avait bien pu échouer là.

En tout cas, il y était déjà du temps de son enfance.

Quand Théo était petit, il croyait que le petit lit aux pieds griffus possédait des pouvoirs magiques. N'avait-il pas celui d'avaloir les enfants, avec la profonde cuvette en son centre dont il restait si difficile de s'extirper, même adulte ?

Au fil des années, le lit semblait s'être mystérieusement déplacé, très lentement – en tout cas, personne n'était jamais témoin de ses mouvements. Par exemple, il était le seul meuble rescapé de la cave, qui avait été comblée l'année où Théo avait eu dix ans, parce que sa mère ne supportait plus la sensation de tout ce vide s'étendant en volutes humides et sombres sous ses pieds. Elle disait que cela lui donnait le vertige et la faisait trébucher.

Un jour, les travaux de comblement avaient été entrepris et Théo, en rentrant de l'école, s'était vu interdire l'accès à la maison – il y avait des risques de déstabilisation, avait murmuré sa mère triomphalement. Depuis le coin du jar-

din, il avait vu la terre avaler sans état d'âme tout ce que contenait la cave.

Son cartable toujours sur les épaules, Théo avait regardé, bouche bée, le bulldozer jeter d'énormes masses d'une terre noire et grasse au bas de l'escalier extérieur qui menait à la cave, avancer en une suite de mouvements curieusement saccadés, presque ridicules. Sur le pas de la porte, en bas, et par le saut-de-loup, trois hommes bruns et taciturnes envoyaient la terre plus loin, à larges pelletées de travailleurs de la campagne.

Personne n'avait pris la peine de débarrasser préalablement la cave des meubles dépareillés, des étagères à vin vides, des malles remplies de vêtements d'hiver ou trop petits, de l'atelier et des outils flambant neufs de son père, ni du grand panneau sur tréteaux supportant le réseau d'un train électrique que Théo avait reçu pour Noël un an auparavant.

Comme dans un rêve dans lequel on crie sans qu'aucun son sorte de votre bouche, il avait assisté à ce tremblement de terre à l'envers et contemplé, le cœur au bord des lèvres, la terre combler peu à peu l'espace des murs du fond, comme les vagues d'une marée, puis monter contre les parois, atteindre le plafond de béton voûté à l'ancienne, et dégouliner, de plus en plus près, remplir les moindres recoins, ramper sous le plateau de la table du train électrique et avancer encore, tassée par de vigoureux coups de pelle, recouvrir le plateau, engloutir l'un après l'autre, parfois après les avoir soulevés ou renversés comme de vulgaires fétus, tous les wagons d'un beau bleu brillant ; et la locomotive rouge rutilante, culbutée par la première pelletée de terre, les roues en l'air, se fondre lentement, presque se diluer, dans cette masse mouvante et noire qui avait finalement meublé tous les espaces et était venue ramper sur le palier en contrebas de l'escalier extérieur de la cave. La porte de l'escalier intérieur, qui donnait sur

la cuisine, avait été verrouillée et recouverte d'une plaque de plâtre quelques jours auparavant, et l'escalier lui-même était maintenant comblé. Toutes ses marches disparaissaient dans un lent torrent de matière noire.

En un jour, le train et les trésors, tout avait disparu, une pelletée après l'autre.

Comme à son habitude, Théo n'avait pas versé une larme.

Ensuite, il avait dû se trouver un autre terrain de jeux, une autre tanière, un autre lieu protégé de la présence, qu'il croyait alors éternelle, de sa mère. Cette retraite ressemblant à une capitulation – une de plus – l'avait poussé à monter de plus en plus haut dans la maison. Il avait fini par tomber sur la pièce mansardée – et voilà que le petit lit aux pieds griffus s'y trouvait ! Il avait réchappé de l'ensevelissement du sous-sol. Avec son air faussement innocent, il s'était arrangé pour monter, inaperçu de tous, jusque dans la mansarde.

Comment était-ce possible ? Même le train électrique n'avait pu être sauvé. Compte tenu du caractère inflexible de sa mère, qui n'aurait jamais permis que son mari ou son fils brave ses ordres et sauve du désastre quelque objet que ce fût, le petit lit, dans ses mouvements imperceptibles de résistance passive, en devenait tout nimbé d'héroïsme.

Mais Théo était grand désormais, et tout avait changé ; sa mère était morte depuis longtemps et lui-même était devenu père. Et, presque quarante ans après, le petit lit se trouvait toujours là, simplement, posé de guingois, résultat d'un hasard bien trop lointain pour qu'on s'en souvînt, ayant acquis avec les années le caractère d'une évidence et d'une nécessité, au point que, malgré son remarquable inconfort, sa taille dérisoire et ses improbables pieds griffus, nul n'eût plus osé remettre sa présence en question, tout comme on ne doute pas de l'existence dans le ciel de la lune et des étoiles.

Théo n'aurait pas même songé à essayer de le déplacer.

D'ailleurs, le meuble avait sans doute planté depuis longtemps de solides racines dans le plancher de chêne.

Dans la pièce trop petite, il fallait le contourner pour accéder au bureau. À chaque mouvement, Théo s'y cognait un genou ou une hanche, et ces douleurs fugaces mais bien réelles venaient confirmer son impression de toujours : le petit lit aux pieds griffus, tout objet qu'il fût, avait été le seul dans cette maison à braver la volonté, pourtant inflexible, de sa mère. Longtemps après la mort de celle-ci, simplement en étant là, il continuait de témoigner de l'échec de cette femme à conformer le monde à son idée. Plus laid, plus vieux, plus inconfortable que jamais, il restait, pareil à lui-même, témoin et gardien des emportements et des paniques de Théo, qui, lorsqu'il s'asseyait dessus, se sentait redevenir un peu l'enfant qu'il avait été.

Ce n'était pas toujours agréable.

Depuis quelque temps déjà, la pièce mansardée était redevenue la tanière de Théo adulte, sa retraite, son lieu secret, comme jadis, quand il était petit.

Chaque fois qu'il y entrait, la même vieille nostalgie le prenait à la pensée des choses qui auraient pu être mais avaient fini par se dissoudre.

Bon sang ! se disait-il. Mais quelle aurait été ma vie si la cave de la maison n'avait pas été comblée ?

Il se demandait ce qu'il serait devenu s'il n'avait pas contemplé, du haut de l'escalier de la cave, les terrassiers sans état d'âme enterrer son train électrique sous des tonnes de terre noire.

Aurais-je mieux réussi ma vie ? se disait-il. Qui sait ? J'aurais peut-être fini par faire une brillante carrière scientifique si j'avais pu sauver au moins le microscope (lui aussi disparu dans le comblement de la cave).

Quel homme serais-je aujourd'hui ? se demandait-il. Oui,

quel homme serait-il s'il n'avait pas été considéré par ses parents comme un enfant lunatique, indigne de confiance, un peu menteur et légèrement sournois ?

Et si sa mère n'était pas morte prématurément, et de façon aussi absurde, lorsqu'il avait onze ans à peine ?

Enfin, ultime question, car ensuite Théo faisait silence dans sa tête : si les choses avaient été autrement, si la vie avait été distribuée autrement, si sa mère n'avait pas été sa mère, si Théo avait été plus lui-même, Simon, son fils à lui, serait-il tout de même né comme il était ?

Ces questions occupaient son esprit pendant les heures qu'il passait retranché dans la petite pièce – dont il ne savait jamais très bien si elles appartenaient à la nuit ou au jour, tant la lumière peinait à pénétrer par l'unique et minuscule fenêtre mansardée.

De nos jours on hésiterait probablement à qualifier ce cagibi de chambre et ce *truc* de lit, tant le petit meuble n'avait rien en commun avec ces choses plates et aérodynamiques, tapies contre le sol, que l'on peut désormais acheter dans les magasins design, tant il était en quelque sorte *vivant*, avec ses écailles miteuses, ses pitoyables affaissements, ses grincements de bête vivant cachée dans les murs de la maison et son air profondément abattu ; tant, en sa qualité de lit, il se montrait décevant. Mais c'était là seulement que Théo se sentait en sécurité. Comme avant.

Depuis tout petit, Théo aimait à se raconter des histoires. Il était fils unique de cette mère que, même à l'époque, nul n'aurait songé à trouver exagérément maternelle.

Dans sa solitude, Théo avait développé une imagination foisonnante, et ses multiples existences imaginaires s'étaient révélées beaucoup plus passionnantes que tout ce que la réalité aurait jamais pu lui proposer dans le monde inflexible et muré que sa mère imposait à tout son entourage.

Dans l'une de ces vies parallèles, le petit lit griffu avait été la couche spatiale de la chienne de l'espace, qui était probablement morte sur le lit trônant au milieu de la fusée, seule concession au confort fait par les savants à l'aventurière. Des dizaines de techniciens en scaphandre avaient préalablement dû amarrer solidement le meuble au sol par de multiples boulons de métal tiède avant d'installer Laïka et d'envoyer l'engin dans les étoiles.

Théo s'était toujours désolé de la solitude que les hommes avaient imposée à l'animal héroïque. Qui pouvait affirmer que la bête n'avait pas hurlé à la mort pendant tout son voyage ? Qui d'ailleurs aurait pris la peine de poser des micros dans la fusée, pour connaître ses états d'âme et peut-être les consoler à distance ? Qui s'était jamais soucié de son terrible isolement, inaperçu puisque la fusée dans laquelle elle se trouvait avait été suivie à la télévision par des millions de regards et que nul n'ignorait rien d'elle ? Qui pouvait témoigner des gémissements de louve qu'elle avait peut-être poussés jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

Pour Théo, c'était donc Laïka qui avait creusé de ses flancs inutilement maternels le creux du matelas dont il était si difficile pour un enfant de sortir sans aide. Il en était certain. C'était elle qui y avait interminablement aboyé sa solitude, avant de finalement se perdre là-haut, dans une espèce de dissolution due au noir absolu de l'espace et de sa vie solitaire et inutile.

Une fois, Théo avait demandé à sa mère comment le petit lit qui avait voyagé dans l'immense espace avait pu atterrir justement chez eux. Et elle, comme toujours, s'était fâchée, n'avait rien répondu, avait puni Théo. C'était ainsi chaque fois qu'elle soupçonnait que son fils était *différent*, autrement dit : souvent. Il n'y avait pas femme plus assoiffée de normalité que sa mère. Tout ce qui n'était pas parfaitement

conventionnel l'affolait et les histoires de Théo, ce qu'elle appelait ses mensonges, la jetaient dans de terribles colères.

En l'absence de réponse maternelle, la légende de la conquête de l'espace s'était donc agrémentée d'une explosion de la fusée rentrant dans l'atmosphère exactement au-dessus du toit de la maison familiale. Tout avait été pulvérisé ; les parois et les planchers en métal indestructible de la fusée s'étaient volatilisés ; les boîtes de conserve de nourriture lyophilisée avaient atterri dans la cave, réduites en poussière d'étoiles. C'était même pour cela que sa mère ne voulait plus de cave dans sa maison – les boîtes de conserve sont en *amiante*, c'est dangereux –, et tout avait finalement disparu sous des tonnes de terre – sauf le petit lit, descendu en vol plané comme une plume d'oiseau céleste venue de l'espace lointain de la fusée désagrégée pour aller se poser doucement au milieu de la pièce encore à ciel ouvert de la maison en construction.

Après Laïka et Théo, le petit lit aux pieds griffus avait aussi servi pendant un temps à brider et serrer, vaille que vaille (et avec un succès limité), les chairs brunes et épanouies de la bonne à tout faire colombienne à l'accent mélodieux, aux hanches larges et à la poitrine rebondie, qui était restée au service de la maison jusqu'au décès de sa mère.

Cette femme brune et ronde, que Théo avait beaucoup aimée, sans vraiment s'en rendre compte – quarante ans plus tard, il y pensait avec la nostalgie que l'on réserve à ce qui ne peut être défait –, portait l'improbable prénom de Luz Electrica. Cela ne s'invente pas, disait-elle à Théo avec fierté. Même toi, *mi amor*, avec toute ton *imaginación*, tu n'aurais pas pu l'inventer.

Ce prénom inattendu avait une histoire.

Luz Electrica était la dernière de trois filles qui avaient toutes reçu un nom de baptême en relation avec la lumière.

L'aînée, Luz Stella, était restée à la maison pour s'occuper de ses vieux parents ; la deuxième, Luz Celesta, avait pris le voile et s'était enfermée sa vie durant dans un couvent où elle priaït sans relâche pour les âmes des perdus.

La troisième, Luz Electrica, s'appelait ainsi parce qu'elle était née la semaine où la ligne électrique était enfin parvenue jusqu'au petit village des hauts plateaux indiens dont elle était originaire. C'était un hameau presque ignoré de tous, et l'électricité avait couru d'un pylône de bois branlant à l'autre sur des milliers de kilomètres avant d'arriver enfin dans son village. Elle avait crépité, tout au long de la ligne patiemment construite, traversant d'immenses forêts pleines de dangers, longeant des gorges éternellement sombres puis courant au sommet de crêtes escarpées dénuées de vie et d'oxygène où la nuit ne tombait jamais ; la première ampoule dans le village avait brillé à peu près au moment où l'enfant sortait enfin de sa cachette sombre et douillette et poussait son premier hurlement.

L'électricité était une immense *revolución*, racontait-elle dans son français hésitant. Elle ajoutait constamment toutes sortes de détails inventés (selon Théo) ; elle racontait par exemple, avec ses mots chantants, comment tout le village (sauf sa mère, qui, au fond d'une chambre plongée dans l'obscurité, derrière les murs de la maison familiale, était occupée à hurler des douleurs de l'enfantement) était tombé à genoux dans la *Calle Principal* (n'ayant de principal que le nom car c'était à peine un chemin à chèvres) pour prier Dieu ; un aaah d'émerveillement et de crainte avait couru de lèvres en lèvres lorsque les gens du village avaient pu voir, au-dessus de la porte en bois massif de l'église, l'ampoule vissée tout au bout du fil de cuivre s'allumer, clignoter, s'éteindre (oooh, avait murmuré la foule déçue) avant de se rallumer brusquement, joyeusement, et de briller enfin d'un air assuré.

Souvent, quand Luz Electrica parlait de sa famille et de son village de montagne, ses yeux se remplissaient de larmes. Je ne suis pas triste, disait-elle, et le ton tragique avec lequel elle proférait cette phrase pleine de *r* et de reniflements n'aurait pas détonné sur les plus grandes scènes de théâtre. Je ne pleure pas, disait-elle. Puis elle se taisait et Théo contemplait, fasciné, l'eau couler sur ses joues brunes en suivant les rides verticales qui les sillonnaient.

Théo, qui, à cet âge ingrat, ne ressentait de tendresse pour rien, ni famille, ni école, ni maison, ni même jouets – sauf peut-être pour Pollux, son chien en peluche –, Théo se demandait parfois comment les larmes pouvaient venir aussi facilement aux yeux de Luz Electrica.

Si la bonne, par son seul prénom, pouvait se targuer d'un destin d'exception, se disait Théo, lui aussi. Et le sien serait tragique et brillant comme une constellation. Même si, pour le moment, il ne faisait qu'inventer des histoires, toutes sans conséquences.

Maintenant, je ne suis qu'un tigre de papier, se répétait-il le soir avant de s'endormir. Mais quand je serai grand...

Il voyait un signe de sa future bravoure dans le fait avéré qu'il ne pleurerait jamais. Enfant, les rares fois où il s'était blessé, il n'avait pas versé une larme.

Son père disait de lui qu'il était stoïque. Sa mère pinçait les lèvres sans rien ajouter, ou bien elle riait et disait quelque chose comme Mais les tigres de papier ne sont pas stoïques, ils sont seulement en papier.

Et ce n'était certes pas en pensant à sa mère que les larmes risquaient de lui piquer les yeux. Après tout, sa mère était sa mère.

C'était seulement à l'âge adulte, et plus précisément depuis qu'il avait finalement réalisé que son destin n'aurait jamais rien d'étoilé, que cette sécheresse des yeux lui avait passé.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI FIRMIN DIDOT, À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2013. N° 106329 (0000)
Imprimé en France